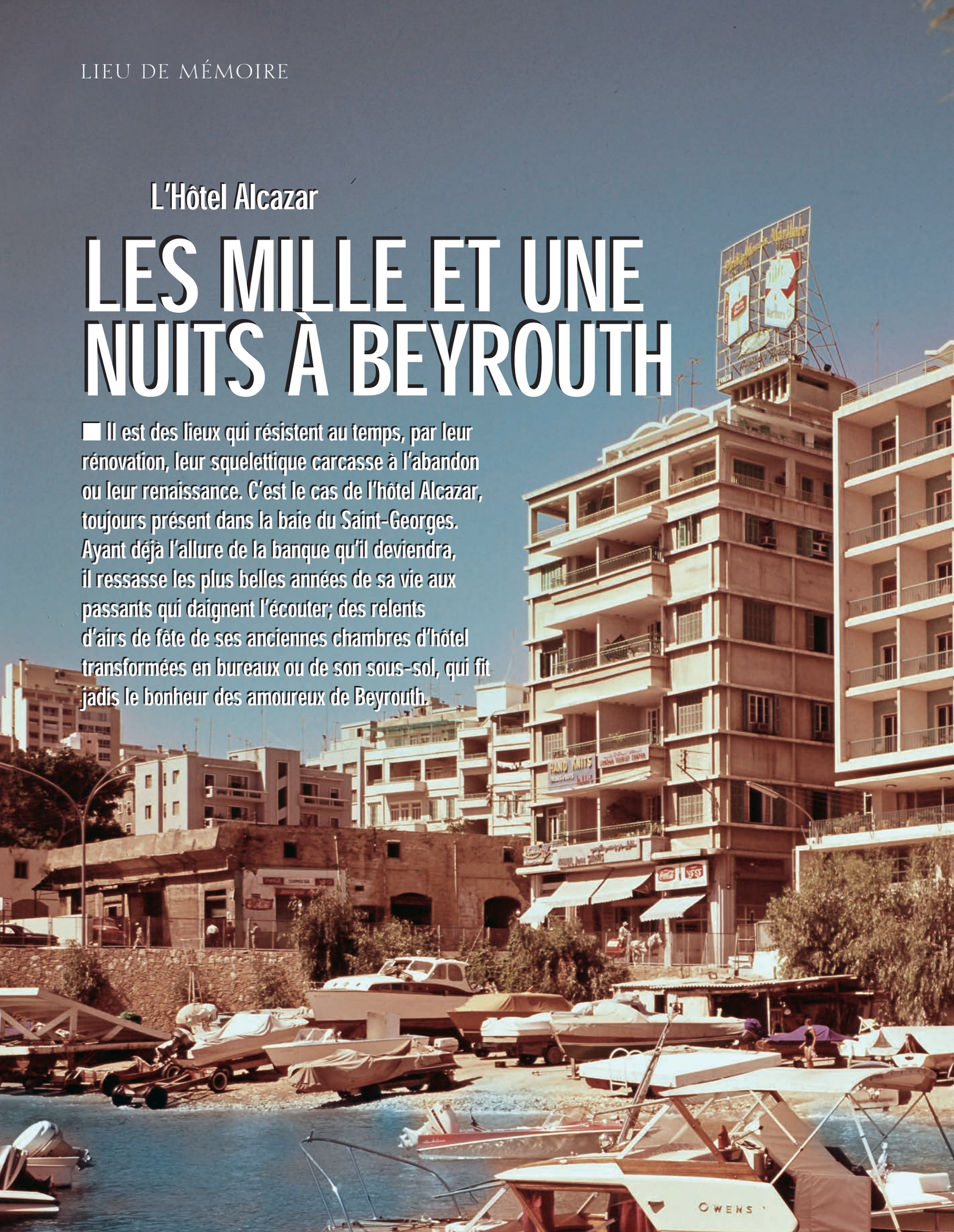
L'Hôtel Alcazar

LES MILLE ET UNE NUITS À BEYROUTH

Il est des lieux qui résistent au temps, par leur rénovation, leur squelettique carcasse à l'abandon ou leur renaissance. C'est le cas de l'hôtel Alcazar, toujours présent dans la baie du Saint-Georges. Ayant déjà l'allure de la banque qu'il deviendra, il ressasse les plus belles années de sa vie aux passants qui daignent l'écouter; des relents d'airs de fête de ses anciennes chambres d'hôtel transformées en bureaux ou de son sous-sol, qui fit jadis le bonheur des amoureux de Beyrouth.



ALCAZAR

L'intérieur de l'hôtel, en 1960.

«Dès l'entrée, un élégant petit groom vous reçoit et quelques marches vous mènent à un spacieux hall où le regard est tout de suite attiré par un immense tapis persan. En face, un délicieux petit bassin, digne d'un palais, derrière lequel une frondaison de verdure met une note typiquement orientale. A gauche, un splendide salon arabe: divans tapissés de tissu broché, murs recouverts d'un superbe lambris, là encore profusion de tapis de collections. Au premier étage se trouvent le salon et la salle à manger, le mélange de style moderne et oriental y est très harmonieux. A droite, Grégoire, le barman, prépare un cocktail inédit, baptisé Alcazar. Les cuisines sont orchestrées par le chef Elie Abou Samra. Plus loin, la salle à manger spacieuse donne sur la mer comme le salon bordé d'une véranda permettant de déjeuner dehors par beau temps et de jouir du coup d'œil sur la baie. Les chambres, j'en rêve encore… Quant au Roof, il «ouvre le cœur». Mais ce qui m'a le plus frappée, dans cet hôtel dirigé par Maurice Doumani, conclut la journaliste de *Magazine* le 22 octobre 1959, c'est le fini du travail, tant dans la construction que dans les meubles exécutés dans les ateliers des messieurs Tarazi».

L'histoire commence lorsqu'Emile Tarazi, en retour du Maroc, s'installe à Beyrouth en 1946. Il achète un ancien khan à Minet-el-Hosn dans la baie du Saint-Georges, où il installe sa marchandise d'art oriental vers 1954. Deux ans plus tard, il entreprend avec son frère Alfred, la construction d'un hôtel à la pointe de la modernité, reflétant également le savoir-faire oriental de la famille. Une dualité réussie, maintes fois adulée par la presse locale de l'époque. C'est que la famille Tarazi, de génération en génération, s'est imposée depuis 1862 en spécialiste de l'art oriental, créant les intérieurs des palais Sursock, Karamé, Daouk, Pharaon, ou encore de la Résidence des Pins.

1966, l'âge d'or

L'hôtel familial aux 80 chambres est achevé en octobre 1959, dessiné par l'architecte Joseph Nahas, décoré par Serge Sassouni et Samir Abillama et doté de peintures, sculptures et mosaïques de l'artiste Georges-Paul Coury. «Alors que l'on réalisait les derniers travaux, une limousine s'arrête devant l'hôtel, se souvient Michel Tarazi, fils d'Emile. C'était l'ambassadeur du Maroc, Fatmi Ben Sleiman. Revenant de voyage, il a su que nous allions bientôt ouvrir et a insisté pour passer sa première nuit à l'Alcazar par amitié pour mon père. Ce fut notre premier client».

Au rez-de-chaussée de l'hôtel, il y avait à droite la boutique Tarazi et à gauche la British Bank du Moyen-Orient. «D'après mes souvenirs, la boutique au rez-de-chaussée

Une vue de l'Alcazar et du Saint-Georges.

Les 150 bougies de la Maison Tarazi

L'histoire de la dynastie des maîtres artisans dans l'art oriental commence avec Dimitri Tarazi en 1862. Basé à Beyrouth avec ses fils, il ouvre des succursales à Jérusalem, Damas puis au Caire et à Alexandrie. A la suite de la Première Guerre mondiale, des pertes économiques, une mauvaise gestion et un incendie sonnent le glas de l'entreprise familiale, endettée. Afin de sauver l'honneur, Georges Dimitri Tarazi charge ses fils Alfred et Emile (petits-fils de Dimitri), de travailler au Maroc afin de payer les dettes accumulées. Ils lancent à leur tour des magasins à Rabat et à Damas. Puis Emile s'installe à Beyrouth pendant qu'Alfred ouvre un hôtel à Rabat en 1949 avant de revenir au Liban vers 1957. Deux ans plus tard, l'Alcazar est inauguré avec au rez-de-chaussée, une troisième boutique Tarazi, qui fermera en 1987. L'année d'après, Michel Tarazi reprend seul le flambeau de ses aïeuls et ouvre sa galerie à Broumana, l'unique de la famille à l'heure actuelle.

gérée par les cousins de mon père, Georges et Gaby, était un vrai capharnaüm, une caverne d'Ali Baba. On avait l'impression d'être Indiana Jones traversant diverses époques», raconte Camille Tarazi, petits-fils d'Emile. Son père Michel, quant à lui, travaillait dans la comptabilité de l'hôtel puis dans les relations publiques. «L'hôtel était unique dans son genre au Liban, un vrai voyage en Orient dans un confort très moderne. Il y avait même le téléphone dans la salle de bains, se remémore Michel Tarazi. A cette époque, le Liban était futuriste, il devançait le monde entier. Beyrouth d'antan était un joyau, c'était le centre du monde. Personne ne pouvait dormir, c'était 24h/24. Tout le monde rêvait d'y venir. 1966 a été la plus belle année, l'apogée de l'âge d'or de l'hôtellerie. Sur 365 jours, nous avions un taux d'occupation de 120%. Les chambres se louaient deux à trois fois par jour grâce aux voyageurs en transit par Beyrouth. Nous avions d'ailleurs la meilleure clientèle du monde, la crème de la crème», ajoute-t-il. Le night-club de l'hôtel, Al Bahia, «la splendide», ouvre ses portes le 6 février 1960. Pour son grand gala d'inauguration, le night-club des Mille et une Nuits, aux plafonds en bois ancien et aux moucharabiehs romantiques, a accueilli un grand nombre de personnalités du monde diplomatique et politique, parmi lesquelles Rachid Karamé, président du Conseil, qui a coupé le ruban symbolique. Au programme de la soirée, la grande chanteuse Mathe Altery puis ►

La banque HSBC, ex-British Bank, devient propriétaire du bâtiment en 1999.

dans l'esprit de Montmartre, l'animateur Gilbert Mory et l'orchestre français d'Eddy Grandjean, le tout sous la direction artistique de Gregor le Monocle. «Sous la dynamique direction de ce dernier, l'Alcazar fait de grands pas», peut-on lire dans *Magazine* en février 1960. «Dans le salon de l'hôtel, il y avait aussi un piano, reprend Michel Tarazi. Je m'amusais à y interpréter de vieilles chansons françaises et je laissais place au maestro Léon qui venait jouer à l'Alcazar de 19h à 23h avant de continuer au «Whisky à Gogo», juste en face de l'hôtel Excelsior». La salle de réception pouvait contenir plus de 500 personnes.

Les vedettes à l'affiche

Le 12 octobre 1961, adieu Al Bahia, le night-club de l'hôtel emprunte son nouveau nom à un théâtre parisien, le Bobino. A l'affiche, un feu d'artifice des plus attrayants sous la baguette de Georges Saba, gérant du lieu, décrit par *Magazine* comme «l'un des meilleurs directeurs de cabarets au Liban». On retrouve sur scène «la très affriolante» Lady Chinchilla, sosie officiel de Brigitte Bardot, «sans conteste, versée dans l'art du strip-tease international», le comique argentin du Crazy Horse de Paris, Larry Dixon, considéré par la presse locale «comme le roi du rire» ou encore Roland Truchot et ses Girls à Gogo. «Un cocktail qui fait des merveilles», selon *Magazine* du 2 novembre 61. Les succès s'enchaînent avec notamment Paul Russel, jeune starlette à la voix grave, le ballet de Vladimir Arapoff, l'ensemble typique russe Stroïka ou encore la fameuse troupe espagnole de Gracia de Sacramento, vedette sur les scènes de Broadway. Reste que le 13 avril 1962, le Liban découvre la troupe du Théâtre de 10 heures sur les planches du Bobino, un triomphe exceptionnel.

Entre-temps, l'Alcazar attire plusieurs réalisateurs, au premier rang desquels Val Guest, qui décide en 1964 d'y tourner son film *Where the spies are* avec David Niven et Françoise Dorléac. D'autres cinéastes, notamment italiens, filment quelques séquences à l'intérieur du Bobino. L'Alcazar c'est aussi l'hôtel d'artistes réputés, à l'instar de Dalida, Mireille Darc, Françoise Hardy, Juliette Gréco, David Rockfeller et sa famille ou encore le grand metteur en scène du show *Mais oui* du Casino du Liban, Charley Henchis, qui y vécut plusieurs années.

Malgré un taux d'occupation médiocre de 1967 à 70 dû à la situation du Moyen-Orient, les frais de l'hôtel sont compensés par son service traiteur: pâtisserie-chocolaterie. «Les ambassades et le palais de la présidence faisaient appel à nos services pour leurs réceptions, raconte Camille Tarazi. Nous étions par exemple connus pour les bûches de Noël». «Et pour la tarte Alcazar, une de nos spécialités, aux amandes et à la confiture d'abricot, un délice des délices, confirme son père. Notre service de restauration était impeccable».

Le rachat par la HSBC

L'hôtel ferme ses portes le 6 décembre 1975, cible des bombardements de la guerre civile. «Il y a eu des clients jusqu'à la dernière minute, souligne Michel Tarazi. C'est d'ailleurs l'Armée libanaise qui les a évacués sur des tanks». Puis de 1977 à 1987, la famille Tarazi utilise l'hôtel en atelier de travail, honorant des contrats en cours et restant ainsi sur place pour éviter les pillages. «Je me rappelle cet atelier, songe Camille. Il y avait une odeur de peinture et de colles, on entendait le bruit des cuivres martelés sur l'enclume». Mais en 1987, face à la difficulté d'accéder à l'hôtel, la société se dissout. Jusqu'en 91, l'Alcazar a été «visité» par plusieurs factions dont l'armée israélienne pendant une semaine. «Nous avons eu l'espoir de reconstruire l'Alcazar mais les investissements à prévoir étaient énormes», confie le jeune homme de la cinquième génération des Tarazi. «Aucune aide n'a été donnée pour la rénovation des bâtiments à l'après-guerre, reprend son père. Après avoir résisté par tous les moyens, finalement autant vendre et en finir. La situation n'était pas idéale pour un hôtel, la paix étant inexistante».

La banque HSBC, ex-British Bank, devient propriétaire du bâtiment en 1999. «Quand elle a repris l'emplacement, la banque a fait analyser un échantillon de béton à Londres, poursuit-il. L'expertise a été sans appel: «Ne le touchez pas, il est fait pour durer 200 ans». La bâtisse est alors conservée et réaménagée, de quoi poursuivre sa folle existence pour les 150 années à venir. ■ DELPHINE DARMENCY

Les archives des Tarazi

Depuis quinze ans, Camille Tarazi rassemble des archives sur sa famille. Le jeune homme prépare un livre pour les 150 ans de l'entreprise familiale. De l'hôtel, il conserve amoureusement stickers, brochures, fiches en tout genre, boîtes d'allumettes, menus, photographies, coupures de presse, livre d'or mais aussi d'anciens bouts de papier peint, des morceaux de mosaïques, des uniformes d'employés, de la vaisselle et même des serviettes qu'il utilise toujours. Un vrai trésor qu'il prend soin de préserver pour le plaisir et surtout pour laisser des traces de cette époque.

Archives - Camille Tarazi - D.D.